

L'actualité de l'œuvre et du discours d'Aimé Césaire
Césaire et l'Algérie en guerre
Hommage au Sénat le 23 octobre 2013

Christiane CHAULET ACHOUR

On lit un auteur en fonction de sa propre histoire, de ses priorités à un moment ou à un autre de son parcours, de ses goûts aussi tant en matière de discours politiques que d'écrits littéraires. On ne sera donc pas étonné si ma « lecture » de Césaire ne s'est pas faite immédiatement dans les années soixante des décolonisations et qu'elle s'est construite progressivement depuis, jusqu'à devenir une référence centrale de mon « panthéon » personnel ! Aussi pour illustrer l'orientation proposée pour cet hommage, j'ai choisi deux textes d'Aimé Césaire, en lien étroit avec l'Algérie et plus généralement avec le droit, la justice et la liberté.

► Le premier est son intervention, son « discours », le 27 janvier 1956 « La Mort des colonies », au meeting à la salle Wagram du « Comité d'action contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord » qui s'engageait « à agir de toutes les façons et dans tous les domaines pour mettre fin [...] à une guerre qui est une menace contre la République en même temps qu'un crime contre le genre humain¹. » Cet appel s'adressait « à tous ceux qui font profession de s'adresser à un public, et par là [...] portent [...] la responsabilité de la tragique inertie » qui pèse sur la France. Sur les quinze interventions du meeting que regroupe la brochure, *Guerre d'Algérie et Colonialisme*², seuls les textes de Césaire et de Sartre sont publiés aussi dans *Les Temps modernes*, dans le n°123 d'avril 1956. *Les Temps Modernes* font précéder le texte de Césaire, après son titre, du chapeau suivant :

« Le 27 janvier 1956, sous l'égide du « Comité d'action des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord », un grand meeting s'est tenu à Paris, salle Wagram. Tous les orateurs mirent en évidence le caractère colonialiste de la guerre d'Algérie et réclamèrent la paix immédiate par la négociation avec les chefs de la Résistance. Nous publions ici deux interventions : celles d'Aimé Césaire et Jean-Paul Sartre. »

Césaire commence par dire à quel titre, personnellement, il prend la parole lui qui n'est pas « un spécialiste de l'Afrique du Nord », lui qui ne connaît pas l'Algérie, lui qui n'a « aucune solution inédite à proposer, aucune idée originale à suggérer. » S'il prend la parole c'est en « qualité de mandataire » du peuple martiniquais « qui, lui aussi, subit le joug du colonialisme ». Il la prend à un second titre : la solidarité qu'il éprouve pour les opprimés à travers le monde. Pour faire bonne mesure à sa légitimité, il ajoute qu'il le fait aussi grâce à la confiance qu'il a dans le peuple français qui est « spontanément et profondément anticolonialiste. » La seule chose qui lui manque est d'être informé de ce qu'on fait en son nom. Sa légitimité

¹ Catherine Brun et Olivier Penot-Lacassagne, *Engagements et déchirements – Les intellectuels et la guerre d'Algérie*, Gallimard-IMEC éditeur, pp. 53-54, 56. Ce catalogue de l'exposition est une excellente remise en contexte du discours que nous évoquons. L'intégralité de l'Appel n'est pas donnée. Nous l'avons trouvée, pour notre part, dans les N° 6-7 de la revue *Consciences maghrébines* dont le Directeur-Gérant était le Pr. André Mandouze et qui se publiait à Alger et se diffusait à partir de la colonie, pp. 58-59 (1956). Cet Appel est présenté comme ayant « fait une profonde impression ». Il est signé par 300 personnes de renom dans différents domaines, dont quatre prix Nobel. L'initiative de l'Appel revenait à Robert Antelme, Dionys Mascolo, Louis-René des Forêts et Edgar Morin.

² Les textes sont de Jean Amrouche, Robert Barrat, Aimé Césaire, Alioune Diop, Michel Doo Kingue, Jean Dresch, Daniel Guérin, Michel Leiris, André Mandouze, Dionys Mascolo, Jean-Jacques Mayoux, Joseph Raseta, Jean Rous, Jean-Paul Sartre et Pierre Stibbe.

d'orateur sera ensuite incluse dans la voix de tous les colonisés qui veulent leur indépendance. Insistant en écho à l'anticolonialisme affirmé du peuple français sur la confiance toujours trahie par « la puissance colonisatrice » des colonisés – nous sommes en 1956 et dans les fortes désillusions de la départementalisation qu'il a défendue dix ans auparavant –, Césaire peut alors et, avec force, énoncer ses exigences et ses convictions :

« [...] Je ne dis pas de la réforme, je dis de *l'abolition pure et simple du régime colonial*.

On voit ce que cela signifie dans le cadre algérien :

Cela signifie, dans l'immédiat, la restitution de ses droits à l'homme algérien traqué, séquestré, torturé. Cela signifie la fin de la guerre et la fin de la répression. Cela signifie la parole donnée et pour la première fois depuis 1830 au peuple algérien, et l'assurance qu'il pourra librement orienter ses destinées.

Cela signifie la naissance ou la renaissance d'un Etat algérien, uni avec la France par des lois d'amitié et de solidarité, et non plus par des liens de sujétion et de domination. »

Au centre du plaidoyer de Césaire qui revendique son réalisme politique, l'argument de poids est le rappel de la conférence de Bandoeng³ dont il redit l'importance historique pour une redéfinition des forces en présence dans le monde :

« [...] Un milliard cinq cent millions d'hommes se sont réunis dans une ville d'Asie pour proclamer solennellement que l'Europe n'avait plus vocation pour diriger unilatéralement le monde, pour proclamer que la domination européenne sur les parties non européennes du globe avait conduit le monde à une impasse dont il importait de sortir. »

Césaire explique la signification historique de Bandoeng et pour appuyer sa démonstration, il choisit une « phrase-clef » du délégué philippin, Carlos Romulo : « Nous savons que l'époque de l'empire européen est révolue, mais tous les Européens ne le savent pas encore. »

Inversant les sources du savoir, Césaire rend visible ainsi le vrai renversement tellement inacceptable pour ceux qui s'accrochent à l'idée de l'Empire : le savoir n'est plus seulement européen. Il insiste, toujours en référence à Carlos Romulo, sur la seule alternative réaliste : la fin des empires coloniaux se fera-t-elle dans la négociation et le débat ou se fera-t-elle dans la violence ?

Lorsque des colonisés ont pris l'initiative d'accélérer cette fin d'empire, en l'occurrence « les combattants algériens », on ne peut les injurier comme le fait M. Soustelle – qui en réponse à l'Appel du comité, en tant qu'intellectuel et néanmoins gouverneur général de l'Algérie avait publié dans *Combat* du 26 novembre 1955, « Lettre d'un intellectuel à quelques autres, à propos de l'Algérie » –, qui, tout « civilisé » qu'il soit est « un défenseur d'un ordre illégitime, barbare ». Et Césaire d'affirmer le second renversement signifiant : les barbares ne sont pas ceux que l'on accuse de barbarie. On retrouve là une thématique forte du *Discours sur le colonialisme*.

L'intervention de Césaire est un vibrant hommage à la lutte des Algériens, au nom même du réalisme politique, et l'annonce à plus ou moins long terme de leur victoire et de celle des colonisés :

« C'est le contraire qui n'est pas réaliste. Le contraire, je veux dire la croyance qu'à l'époque où nous sommes, dix ans après la fin d'une guerre que les peuples européens ont menée pour la liberté et moins d'un

³ La conférence de Bandung (ou Bandoeng) : 18 au 24 avril 1955 à Bandung, en Indonésie, avec, pour la première fois les représentants de 29 pays africains et asiatiques dont Nasser (Égypte), Nehru (Inde), Soekarno (Indonésie). Cette conférence marqua l'entrée sur la scène internationale des pays du Tiers monde qui choisirent le non-alignement pour ne pas coopérer avec les deux blocs.

an après Bandoeng, on peut encore maintenir par la force et la terreur des empires fondés sur la négation des droits de l'homme et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. »

Le discours de Césaire est un discours resserré, démonstratif, un véritable discours coup de poing. Il se place à un niveau historique et ne se laisse pas aller au pathétique : il affirme et argumente et prend clairement position. C'est, véritablement, un discours anticolonialiste.

Je ne crois pas que, dans la situation que nous vivons aujourd'hui, des inégalités et des injustices criantes entre le Nord et le Sud, le rappel de Bandoeng et de la décolonisation algérienne soit à ranger au magasin des souvenirs dépassés.

► Le second texte de Césaire que je voudrais évoquer et qui – lu, réfléchi et approfondi –, est lui porteur d'actualité, est l'article d'hommage à Frantz Fanon qu'il publie dans *Jeune Afrique*, le 13 décembre 1961, hommage d'une empathie totale et d'une haute estime⁴, hommage qui suit immédiatement la mort de Fanon survenue le 6 décembre et qui en fait un des premiers à paraître. Pourquoi d'actualité ? Parce que dans plusieurs pays et en France particulièrement, concernée au premier chef par son Histoire commune avec Frantz Fanon, cette parole est insuffisamment transmise et étudiée.

Que dit Césaire ? D'abord sa peine et cette impossibilité d'envisager la mort de Fanon, « essentiel à notre horizon d'homme ». Il qualifie alors cette vie : « courte », « extraordinaire », « brève », « fulgurante », « illuminant une des plus atroces tragédies du XX^e siècle et illustrant de manière exemplaire la condition humaine elle-même, la condition de l'homme moderne. »

Le mot « engagement » prend tout son sens avec lui sans qu'il soit besoin de l'expliquer. Par contre le mot de « violence » auquel le nom de Fanon est associé requiert des éclaircissements que Césaire donne avec vigueur.

La violence car il pensa que c'était « la seule arme du colonsié contre la barbarie colonialiste » : rien n'était plus éloigné de Fanon que l'idée de violence pour la violence : la violence dont il parlait était « la violence de la justice de la pureté, de l'intransigeance. Il faut qu'on le comprenne : sa révolte était éthique, et sa démarche de générosité. »

Il s'était donné tout entier, et sans espace de repli pourrait-on dire, à une cause à la fois comme homme, médecin et psychiatre : « Alors quand, médecin en Algérie, il assista au déroulement des atrocités colonialistes, ce fut la rébellion. Il ne lui suffit pas de prendre fait et cause pour le peuple algérien, de se solidariser avec l'Algérien opprimé, humilié, torturé, abattu, il choisit. Il devint Algérien. Vécut, combattit, mourut Algérien. » Dans la manière de présenter cet engagement de Fanon et ce choix, aucune trace de désapprobation ou de dérision, bien au contraire.

Césaire substitue à la fameuse expression de « théoricien de la violence », celle de théoricien de l'action. Car une fois la pensée advenue, elle devait devenir « pensée vécue ».

⁴ Vingt ans plus tard, en 1982, il dédie un poème à Fanon : « Par tous mots/Guerrier-silex ». En 1983, il parlera de la dimension poétique et de la force prophétique de Fanon : « il ne faut pas chercher dans Fanon un petit formulaire, un petit catéchisme pour l'action quotidienne. Ce qu'il faut retirer de Fanon, c'est un grand souffle, une grande lancée. »

Liant si étroitement pensée et action qu'il est impossible de les séparer, Fanon est certes un combattant mais, et Césaire est le premier à affirmer cette évidence avec force, « il devint un écrivain, un des plus brillants de sa génération ».

Aussi incite-t-il à lire ses deux grands essais, *Peau noire masques blancs* et *Les Damnés de la terre*⁵. Pour Césaire, il n'existe pas d'essais plus percutants sur le racisme, la colonisation, la décolonisation : « Toujours, partout, la même lucidité, la même force, la même intrépidité dans l'analyse, le même esprit de "scandale" démystificateur. » Et il ajoute, ce qui justifie mon choix de rappeler ce texte aujourd'hui : « Frantz Fanon est celui qui vous empêche de vous boucher les yeux et de vous endormir au ronron de la bonne conscience ». Dans le dernier tiers de son hommage, Césaire célèbre le grand humaniste qu'est Fanon, ne voyant aucune contradiction avec le qualificatif de « révolutionnaire ». La vie de Fanon est « un appel à vivre » : « Et c'est pourquoi sa voix n'est pas morte. Par delà la tombe, elle appelle encore les peuples à la liberté et l'homme à la dignité. »

Cela ne fait-il pas écho à la question du frère de Thomas, emprisonné, dans le roman de John Edgar Wideman : « Pourquoi Fanon » ; la réponse vient comme une évidence : « Fanon parce qu'on ne se sortira pas de ce bordel, j'ai répondu à mon frère, et parce que, lui, Fanon, il a trouvé la sortie⁶. »

Césaire a répondu un des premiers à ce « pourquoi Fanon », quelques quarante sept années avant.

Il serait intéressant encore de poursuivre sur l'engagement de Césaire dans la grande aventure des indépendances africaines mais j'ai préféré m'en tenir à l'Algérie liée à la figure tutélaire et internationale de Fanon⁷.

⁵ Ce troisième et dernier essai qui venait juste de paraître, l'écrivaine algérienne, Anna Greki, en donnait un premier compte-rendu en regard de l'hommage de Césaire, dans le même numéro.

⁶ John Edgar Wideman, *Le Projet Fanon*, Gallimard, NRF, « Du monde entier », 2013. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Turle, *Fanon*, 2008. Citation pp. 151-153.

⁷ On peut penser, en particulier à son soutien à la Guinée, largement relayé par *Présence Africaine*. Alors que la Martinique vote « oui » en septembre 58, Césaire adhère au « Non » de la Guinée lors du même référendum. Ce pays devient indépendant deux ans avant les autres colonies africaines. Césaire écrit :

*en juillet 59, deux poèmes dans la revue *Présence Africaine* deux poèmes, « Salut à la Guinée » et « Pour saluer le Tiers Monde ». * une longue étude en hommage à Sékou Touré dans *Présence Africaine* (décembre 59-janvier 60). * une préface à l'ouvrage de 1961 : *Expérience guinéenne et unité africaine*. *Et il fait un voyage en Guinée.